

cette biographie. En premier lieu, la reconstitution des débats historiographiques autour du *Frédéric II* est aussi passionnante que scrupuleuse. En effet, la réaction du positivisme allemand ne se fit pas attendre face à un portrait de l'empereur qui semblait cumuler plusieurs péchés méthodologiques : usage libre de sources nouvelles et originales ; affleurement d'opinions politiques et de partis pris ; écriture fondée sur l'imagination créatrice et l'évocation poétique d'une « vision iconique » d'un empereur mythifié ; et, en définitive, incursion de la fiction. Le médiéviste Albert Brackmann mena la charge méthodologique contre EKa et son congé donné à l'objectivité. Comme le souligne R. E. Lerner, les deux acteurs de la controverse suivirent des trajectoires inversées : alors qu'EKa prit ses distances avec le nationalisme, Brackmann, d'abord réticent à mêler politique et recherche, devint un militant de l'*Ostforschung* à la solde du gouvernement nazi.

Ensuite, à côté des œuvres canoniques publiées, R. E. Lerner donne à voir l'historien allemand au travail, en train d'œuvrer laborieusement à des ouvrages qui lui pèsent (le fameux *Ergänzungband*, volume d'érudition venant compléter *L'Empereur Frédéric II*), de concevoir des projets de recherche parfois avortés (son étude sur l'*Interregnum*, qui suit la mort de Frédéric II, ou celle sur les rapports entre le royaume d'Angleterre et la Sicile), ou encore d'élaborer différentes stratégies pour accélérer son recrutement aux États-Unis.

Enfin, la biographie de R. E. Lerner avance avec prudence et subtilité sur la question, délicate et décisive, du positionnement politique d'EKa après les années 1930, période durant laquelle ce fervent nationaliste eut affaire aux purges antisémites dans les universités allemandes. *Frédéric II* fut lu par Hitler, Göring et Mussolini, et l'on a pu accuser EKa de véhiculer un fascisme esthétisé et sulfureux. Certains poussèrent le raisonnement jusqu'à un point périlleux, formant l'hypothèse que Kantorowicz aurait été nazi s'il n'avait été juif. S'il est vrai qu'EKa maintint son engagement national avec constance et intégrité, R. E. Lerner avance, preuves à l'appui, qu'avec un sens remarquable du défi contre les autorités nazies, il fut même « le seul professeur allemand à avoir pris publiquement la parole contre l'idéologie

nazie pendant toute la durée du troisième Reich » (p. 276). L'Allemagne nazie et Hitler lui inspirèrent une révolusion et une haine à la hauteur des monstruosité commises, de sorte qu'« il y a nombre de continuités dans la pensée et la carrière de Kantorowicz, mais pas sur ce sujet » (p. 453).

FLORENT COSTE

florent.coste@univ-lorraine.fr  
AHSS, 10.1017/ahss.2023.129

1. Alain BOUREAU, *Histoires d'un historien. Kantorowicz*, Paris, Les Belles Lettres [1990] 2018.
2. Ernst KANTOROWICZ, *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, trad. par J.-P. et N. Genet, Paris, Gallimard, [1957] 1989.
3. *Id.*, *L'empereur Frédéric II*, trad. par A. Kahn Paris, Gallimard, [1927] 1987.
4. Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

### Reza Zia-Ebrahimi

*Antisémitisme et islamophobie. Une histoire croisée*

Paris, Éd. Amsterdam, 2021, 224 p.

Dans un contexte de polémiques toujours plus violentes contre l'islam, l'historien Reza Zia-Ebrahimi se lance dans une ambitieuse entreprise : une histoire croisée de l'antisémitisme et de l'islamophobie. Après avoir évoqué les multiples difficultés qu'il a rencontrées, tant sur le plan universitaire que personnel, il justifie son sujet en affirmant que si antisémitisme et islamophobie sont deux racismes bien distincts, ils ont pourtant une zone d'intersection. L'auteur entend ainsi faire la démonstration non seulement de leur origine commune, mais aussi de leurs similitudes à l'époque contemporaine. Il aspire également à constituer son ouvrage comme une somme méthodologique : afin d'explicitier le terme contesté d'islamophobie, l'historien entreprend un exercice de définitions, de la race, du racisme et du racialisme. Il prend bien soin de préciser que les races n'existent que dans l'esprit du raciste et que la racialisation consiste précisément en l'attribution d'une race à quelqu'un selon son apparence. Il distingue plusieurs types combinatoires de racialisations, avec d'abord l'une biologique et l'autre religio-culturelle : l'islamophobie serait

donc, au même titre que l'antisémitisme, un racisme mêlant fantasmes biologiques et facteurs socio-religieux. L'auteur affirme même l'existence d'une troisième forme, de type conspiratoire, qui prendrait ses racines dans les théories du complot. Afin d'illustrer son propos, il prend l'exemple du génocide des musulmans de Bosnie dans les années 1990, tragédie qui constituerait selon lui « un cas d'école » où les trois types de racialisation seraient visibles (p. 30).

Une fois ces bases théoriques posées, R. Zia-Ebrahimi propose, dans une perspective de longue durée, une étude des ennemis de la foi au Moyen Âge. Judaïsme et islam représentent « une menace pour la suprématie théologique de l'Église romaine » (p. 38) et sont couramment associés dès le XII<sup>e</sup> siècle. Ils représenteraient tous deux une menace apocalyptique. On aimerait savoir à quelles sources l'auteur se réfère précisément, mais on ne trouve guère de détails et le thème de l'Apocalypse est bien vite oublié. R. Zia-Ebrahimi porte ensuite son attention sur l'Espagne de la *Reconquista* et s'attarde sur la question de la « pureté de sang » telle que théorisée par l'Inquisition. À ses yeux, il s'agit du « premier véritable cas de croisement entre l'histoire de l'antisémitisme et celle de l'islamophobie modernes » (p. 43). L'historien s'interroge, pour terminer ce chapitre, sur la possibilité d'un antisémitisme et d'une islamophobie à l'époque médiévale. Il insiste sur les associations imaginaires entre judaïsme et islam, et affirme qu'antisémitisme et islamophobie sont intrinsèquement liés. On reste cependant sur sa faim : la bibliographie n'est visiblement pas bien maîtrisée et l'on s'étonne, entre autres, de ne pas trouver de références à *L'Islam et la Fin des temps*, de Jean Flori<sup>1</sup>. Pis, l'impasse sur la Renaissance et les Lumières est incompréhensible : étudier par exemple les positions de Luther, à la fois grand ennemi des Turcs et dénonciateur acharné des Juifs, se serait sans doute révélé fructueux<sup>2</sup>.

Au prix d'un saut temporel assez audacieux, l'auteur étudie, dans les sources du XIX<sup>e</sup> siècle, la question de la race sémitique, qui associe juifs et musulmans. Bien plus à l'aise que précédemment, il présente une lecture précise d'Ernest Renan et montre comment, dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée d'une race sémitique

a suscité, chez différents auteurs, une flambee d'antisémitisme sans précédent, surtout en Allemagne et en France. L'auteur revient ensuite à Renan et à sa détestation de l'islam pour montrer, notamment à travers les sources de la colonisation, à quel point l'islam a été stigmatisé. Il insiste sur l'« irrationalité » supposée des musulmans et sur la persistance de cette idée tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. On regrette ici que l'auteur n'ait pas pensé à faire le lien avec le Moyen Âge, puisque c'est précisément cette irrationalité que déplorent la plupart des auteurs des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. On peine en outre à comprendre quels sont les points communs entre l'antisémitisme d'avant-guerre et le dénigrement de l'islam. R. Zia-Ebrahimi termine son chapitre en indiquant qu'après-guerre, les distinctions entre antisémitisme et islamophobie sont à nouveau très marquées.

Avec les chapitres 3 et 4, on atteint le cœur de la théorie de l'auteur, c'est-à-dire qu'à l'époque moderne, antisémitisme et islamophobie ont pour point commun d'être des racismes conspiratoires. R. Zia-Ebrahimi analyse donc dans un premier temps le mythe du complot juif. En guise d'introduction, il rédige une page étrange où il affirme notamment que les théories du complot « s'enracinent dans le besoin humain d'expliquer l'incompréhensible, pulsion qui a toujours existé » (p. 88). L'auteur assure ensuite que l'Antiquité, dépourvue de logique rationnelle, usait de la mythologie pour expliquer les phénomènes inexplicables de la physique et que ce n'est qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle que « le monde physique perd progressivement de son mystère » (p. 89). Aristote, Archimède et Ératosthène de Cyrène trouveraient certainement à redire à cela.

L'historien démontre ensuite que le complotisme prend ses racines dans la Révolution française. Il aborde alors la théorie du complot judéo-maçonnique, qui apparaît sous l'Empire napoléonien et touche toujours plus de public, avec notamment les publications des ouvrages *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, d'Henri Roger Gogenaux Des Mousseaux en 1869, et *La France juive. Essai d'histoire contemporaine*, d'Édouard Drumont en 1886. L'antisémitisme de ces ouvrages est alors analysé avec une grande rigueur et le concept d'enjuivement, qui a tant

inspiré la propagande nazie, est bien exposé. L'auteur termine ce chapitre par une analyse assez convaincante des *Protocoles des Sages de Sion*. Il en conclut que la spécificité de l'antisémitisme moderne réside dans la « racialisation conspiratoire » (p. 111).

Au chapitre suivant, l'auteur mène le même type d'enquête sur l'islamophobie. Il pointe une différence majeure avec l'antisémitisme puisque le complotisme islamophobe ne serait qu'un phénomène récent : « les mythes de l'islamisation de l'Europe n'atteignent leur stade final de développement qu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle » (p. 118). Il fait remonter les premières manifestations de l'islamophobie à un certain William Tyler, administrateur anglais à Patna en 1857, pour qui les musulmans en Inde ont comme objectif ultime d'exterminer les chrétiens et d'établir une « domination musulmane » (p. 119), un exemple qui laisse sceptique puisque certains auteurs de la Renaissance affirment la même chose des Turcs. L'historien se penche ensuite sur les sources françaises, notamment les œuvres de romanciers d'extrême droite comme Jean Raspail (*Le camp des saints*, 1973) et Jean-Pierre Hollender (2004, *tous musulmans*, 1988). Il démonte minutieusement les fantasmes anti-islam qui les animent et en profite pour annihiler le concept fumeux d'islamogauchisme. L'auteur aborde enfin les conséquences du 11 Septembre, mettant en lumière l'effroyable déferlement de haine de l'islam qui suivit les attentats. Il se sert en l'occurrence du livre à succès de l'italienne Oriana Fallaci, *La rage et l'orgueil* (2001), et surtout du livre de Bat Ye'or, *Eurabia. L'axe euro-arabe* (2005), qu'il considère comme « la théorie du complot la plus élaborée et la plus influente de la littérature islamophobe » (p. 145). Dans les deux cas, on retrouve l'idée récurrente d'un complot musulman visant à islamiser l'Europe. L'historien conclut sur les différences majeures entre les théories du complot visant les Juifs, toujours considérés comme une minorité, et celles concernant les musulmans, représentés quant à eux comme « une marée grossissante » (p. 157). On regrette d'ailleurs que l'auteur ne souligne pas plus le caractère apocalyptique de ce type de théories. Quoi qu'il en soit, l'étude de ces deux racismes lui permet d'affirmer l'utilité de sa théorie de la racialisation conspiratoire. Il met

alors en garde contre les dangers de l'islamophobie, à travers les exemples des terroristes Anders Behring Breivik en Norvège et Brenton Tarrant en Nouvelle-Zélande.

Si la démonstration semble convaincante, rapidement l'ombre d'un doute vient poindre chez le lecteur : le chercheur se proposait d'écrire une histoire parallèle de l'antisémitisme et de l'islamophobie, mais les sources étudiées sur l'antisémitisme proviennent essentiellement du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, quand celles sur l'islamophobie datent de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le parallélisme n'est-il donc pas biaisé ? Est-ce à dire que l'antisémitisme a disparu en Europe après la Seconde Guerre mondiale ? Faut-il comprendre que l'islamophobie est un racisme qui succède à l'antisémitisme ? Si absurdes soient-elles, ces questions, faute d'être clairement réfutées, suscitent un certain malaise.

Dans l'ultime chapitre de l'ouvrage, l'auteur se propose d'étudier les nouveaux rapports entre antisémitisme et islamophobie, notamment à la lumière de la question palestinienne. Il ouvre considérablement le champ géographique de ses sources pour intégrer des documents nord-américains et arabes, et montre comment l'antisémitisme arabe a été importé d'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle et exacerbé par la création d'Israël. D'autre part, il met en cause le développement d'une « industrie islamophobe » (p. 189) dans les pays occidentaux. Il rejoint alors, sans la citer cependant, la thèse de John Bowen, aux yeux de qui l'islam représente un ennemi idéal<sup>3</sup>. L'auteur conclut ce chapitre en mettant en lumière la stratégie du déni d'islamophobie, en France ou aux États-Unis : nier l'existence de ce type de racisme permet de discréditer ses victimes.

L'ouvrage de R. Zia-Ebrahimi est un vrai paradoxe : en dépit d'erreurs et de maladresses manifestes, il parvient à susciter l'intérêt du lecteur. Cela tient sans doute à l'importance du sujet dans nos sociétés contemporaines. Cela tient également à des intuitions intéressantes, comme l'origine commune de l'antisémitisme et de l'islamophobie, mais la question nécessiterait une étude plus approfondie. Enfin, la volonté de renouvellement théorique de l'auteur est tout à fait louable, mais le système conceptuel forgé par l'historien n'est pas infaillible : à force

de vouloir préciser le cadre conceptuel, R. Zia-Ebrahimi fait parfois l'impasse sur des causalités liées à la longue durée. Si l'on reprend l'exemple de la guerre en Bosnie, il faudrait prendre en compte la défaite du Champ des Merles, face aux Ottomans, à Kosovo, en 1389<sup>4</sup>. Cette bataille fondatrice de la conscience nationale serbe contre un ennemi musulman influe considérablement sur les mentalités et les motivations des Serbes de Bosnie quand ils prennent la décision de se débarrasser de leurs voisins musulmans; l'on voit bien, en l'occurrence, qu'une interprétation fondée exclusivement sur différents types de racialisations ne rend pas compte de toute la réalité historique.

JOEL SCHNAPP

Joel.Schnapp9@hotmail.com

AHSS, 10.1017/ahss.2023.130

1. Jean FLORI, *L'Islam et la Fin des temps. L'interprétation prophétique des invasions musulmanes dans la chrétienté médiévale*, Paris, Éd. du Seuil, 2007.

2. On pense notamment à l'ouvrage de Martin LUTHER, *Des Juifs et de leurs mensonges*, trad. par J. Honigmann, éd. par P. Savy, Paris, Honoré Champion, [1543] 2015.

3. John BOWEN, *L'Islam. Un ennemi idéal*, trad. par P. Savidan, Paris, Albin Michel, 2014.

4. Voir sur le sujet Sanja BOSKOVIC, « Le mythe culturel de Kosovo: entre l'histoire et la poésie », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain*, 9, 2013, <https://doi.org/10.4000/mimmoc.1080>.

### Bruno Karsenti et Cyril Lemieux

*Socialisme et sociologie*

Paris, Éd. de l'EHESS, 2017, 192 p.

Peut-on être durkheimien aujourd'hui ? Pendant longtemps en France, on a vu en l'œuvre du fondateur de l'École française une forme obsolète d'entreprise sociologique. Les philosophes ont souvent été les plus hostiles: Jean-Paul Sartre pensait que sa pensée était morte; Michel Foucault n'était convaincu ni par le concept de société ni par les règles de la méthode. La situation a changé au cours du dernier quart de siècle. La réhabilitation d'Émile Durkheim avait été amorcée en 1968 par Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron dans *Le métier de sociologue*,

mais sa réactivation comme penseur de la politique est plus récente: Bruno Karsenti et Cyril Lemieux comptent parmi les membres les plus actifs de cette entreprise. L'association peu commune qu'ils présentent ici, c'est-à-dire le travail en commun d'un philosophe et d'un sociologue, suffirait pour exciter la curiosité. Leur écriture n'est pas fusionnelle, dans une alternance de chapitres co-écrits et de chapitres individuels, où leur point de vue disciplinaire s'exprime de manière autonome.

La seconde originalité de ce livre réside dans le souci d'articulation entre théorie du social et action politique. Certes, le lecteur est habitué à considérer la sociologie comme une discipline destinée à critiquer l'action politique et à proposer des solutions, mais au prix d'une confusion dangereuse entre la production de savoir et la revendication sociale. Ici, les auteurs ne sous-estiment pas la complexité de l'association, tout en réaffirmant l'unité profonde de la sociologie et du socialisme. Ils plaident pour l'ancrage de la sociologie dans un vaste projet politique dont il est la mise en forme savante, mais aussi pour sa réciproque: l'armement théorique du socialisme passe par l'établissement d'une science sociale.

À ce stade, on aurait aimé une définition plus précise du socialisme. Si la liaison entre les deux notions a été très présente dans la réflexion de Durkheim, les différentes lectures qu'on a pu faire de son œuvre lui ont attribué des positionnements politiques très divers, allant jusqu'à évoquer une forme de conservatisme voire de proto-fascisme. Ces considérations ne préoccupent pas les deux auteurs. C'est que leur objectif est ailleurs: le point d'entrée de leur analyse est situé dans le présent le plus brûlant. Alors que sur la scène politique s'affrontent en un combat stérile le néolibéralisme et le nationalisme xénophobe, le socialisme a cessé de proposer une réponse lisible et cohérente. L'effondrement du socialisme réel, à l'Est, et l'inexorable déclin de la social-démocratie, à l'Ouest, ont démonétisé l'idée de socialisme. C'est donc au philosophe et au sociologue qu'il revient de réaffirmer l'ambition socialiste, à la fois comme projet politique et comme horizon d'attente des sciences sociales. Dès lors, une première remarque s'impose: la refondation d'un corps de doctrine doit